

ce ceux qui la combattent, persuadés que ces derniers s'imaginent la défendre aussi ; et ceux-ci en feraient autant par la même raison.

L'amour de la vérité est un don céleste ; c'est Dieu qui nous l'inspire directement. Cet amour est nécessairement pur à sa source ; il est sans passion, sans intérêt ; il ne s'irrite point, il ne perd pas patience ; et s'il s'enflamme dans un cœur, c'est sans brûler ni blesser personne.

Mais nous avons d'autres sentiments également naturels et qui nous entraînent souvent dans un sens opposé au premier. Ils ne détruisent pas l'amour de la vérité, et celui-ci demeure jusque dans nos plus grands égarements ; mais ils l'obscurcissent pour le moment, ils l'aveuglent et le séduisent, ils lui font poursuivre le fantôme pour la réalité, et alors dans nos relations avec le prochain, nous cessons facilement d'être patients et modérés.

Les personnes qui défendent habituellement la vérité, qui la connaissent et qui l'aiment véritablement pour elle-même, peuvent n'être pas tout-à-fait exemptes de passion, si quelque sentiment étranger se mêle à cet amour. Un peu d'orgueil, de vanité, d'ambition, de jalousie, de cupidité, d'opiniâtreté suffit pour les empêcher d'être dociles à la voix de la raison et de juger sans emportement. En montrant de la vivacité et de la violence dans la discussion elles s'imaginent n'être mues que par un vif intérêt pour la vérité, c'est ce qui les trompe ; et si elles allaient au fond de leur cœur, elles reconnaîtraient sans peine que l'âpreté de leur langage appartient à la passion, et non pas à l'amour de la vérité. La vérité se défend par elle-même ; sa grâce naturelle lui suffit ; et tout vêtement étranger lui est inutile, parfois même nuisible, si c'est la passion qui prend sa place.

Il ne s'agit pas ici de ce que l'on appelle l'ornement de la vérité, de la manière de la présenter, de l'embellir ou de la voiler, pour qu'elle arrive plus sûrement au cœur de l'homme ; c'est-à-dire que nous ne parlons pas des secrets qu'elle tire de l'art de bien dire et des formes qu'elle revêt pour mieux plaire. Ces dehors peuvent être très-utiles, et en diverses circonstances, même nécessaires.

Il n'est question que de ce que la passion mêle à la défense de la vérité ; et nous demandons ce que l'impatience, l'emportement, les paroles injurieuses, les reproches, les accusations peuvent ajouter à la force des arguments sur lesquels on s'appuie. Presque toujours ils les affaiblissent au lieu de les corroborer, et loin de rendre service à la vérité, ils lui font le plus grand tort.

Déjà, lorsqu'on défend la vérité avec une patience et une modération qui ne se démentent jamais, il est très-difficile de convaincre un adversaire et de lui faire avouer son erreur. Un tel aven est presque de l'héroïsme. Pourquoi ? Parce que l'adversaire a le plus souvent aussi ses petites passions qui faussent et obscurcissent sa raison, et parce que toutes les passions agissent d'elles-mêmes à l'occasion sans qu'on les excite. Que sera-ce si au lieu de s'adresser exclusivement à sa raison et à son bon sens, on se plaît au contraire à heurter ses passions, à l'humilier, à le décrier, à lui faire perdre l'estime du monde ? Alors, de son côté, il n'obéira qu'aux mouvements impétueux de l'âme, et il lui sera presque impossible d'imposer silence aux passions, pour n'écouter que la voix de la vérité.

Il est vrai qu'en défendant la vérité, on ne se propose pas toujours de convaincre ses adversaires, et que très-souvent on se borne à la fortifier et à la main-

tenir dans l'esprit de ceux qui ne la combattent pas. On s' imagine aisément alors qu'on n'a pas de formes à observer, pas de mesure à garder envers ceux qu'on réfute, et l'on se persuade même que les coups dirigés en même temps contre les personnes et contre les principes, sont d'un effet plus sûr et plus grand que si les personnes étaient respectées. Cette conviction s'établit surtout naturellement à l'égard d'adversaires qui emploient eux-mêmes les moyens vidents et qui s'adressent plutôt aux passions de leurs lecteurs ou de leurs auditeurs qu'à leur raison. On se combat, dit-on, avec les armes qu'ils emploient eux-mêmes, et on ne fait que rendre la partie égale.

C'est encore une erreur. Il ne faut pas que la partie soit égale entre les défenseurs de la vérité et ceux qui la combattent ; les armes ne sont pas les mêmes et elles ne doivent pas l'être. Les premiers ont assez d'avantages sur les seconds, sans recourir aux moyens qui ne leur appartiennent pas, et dont il est d'ailleurs prudent qu'ils s'abstiennent. La violence est plutôt un signe de faiblesse que de force, elle fait soupçonner, chez celui qui l'emploie un défaut de bonnes raisons, et d'arguments solides ; et l'on sait généralement qu'un langage passionné et injurieux est l'arme des mauvaises causes. De là vient que deux adversaires ou deux partis qui se montrent également emportés, sont censés avoir tort tous deux. Les gens raisonnables les condamnent sans distinction, s'imaginant qu'il s'agit d'une simple lutte entre deux ambitieux, pour qui tous les moyens sont bons.

Il y a donc toujours de l'avantage à user de modération ; il y en a surtout à bien traiter des adversaires qui ne le méritent pas ; le contraste est d'autant plus grand, et la cause de la vérité en paraît plus belle.

Avant de mettre sous les yeux de nos lecteurs le discours de Mr. Adélar Joseph Boucher sur la *Bataille de Chateauguay*, nous croyons leur être agréables en le faisant précéder des rapports qu'en a fait le *Journal de l'Instruction Publique*.

Voici venir, disait l'Honorable Mr. Chauveau, dans la petite revue mensuelle de son estimable journal, voici venir les plus sombres jours de l'automne, les longues soirées d'hiver ! La neige, il est vrai, n'a pas encore couvert le sol, et les jours ne sont pas encore, il s'en faut, aussi courts que nous les verrons bientôt ; mais, déjà, ceux qui n'ont pas comme nous le bonheur d'avoir tout un département et deux journaux sur les bras, ceux pour qui l'emploi du temps est un légitime sujet de préoccupation, ces malheureux en sont à se demander comment ils se tireront d'affaire dans la saison qui commence et semble ne devoir jamais finir.

Nos jeunes et vaillantes sociétés littéraires, académies et associations de tout genre, dont le pays est maintenant couvert, se chargeront de calmer les inquiétudes de ceux, du moins, qui aiment à combler les lacunes de l'activité canadienne, par des jouissances intellectuelles. Déjà, Montréal a donné l'exemple au reste du pays, et c'est à l'*Œuvre des Bons Livres* que revient, cette année, l'honneur d'avoir devancé les autres sociétés de la ville. Cette utile institution a choisi, pour inaugurer son cours de lectures pour cette saison, le 26 octobre, anniversaire de la bataille de Chateauguay. M. Adélar Boucher, qui s'était déjà tant distingué l'année précédente par sa lecture sur l'éloquence dans les beaux-arts, a été l'heureux orateur chargé de parler, cette année, de la glorieuse journée des Thermopyles canadiens. On